

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louky Bersianik et la mythologie du futur De la théorie-fiction à l'émergence de la femme positive

Donald Smith

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39643ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Smith, D. (1982). Louky Bersianik et la mythologie du futur : de la théorie-fiction à l'émergence de la femme positive. *Lettres québécoises*, (27), 61–69.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Louky Bersianik

et la mythologie du futur

De la théorie-fiction à l'émergence de la femme positive

Une entrevue de Donald Smith

Photos : Athé

L'entreprise littéraire de Louky Bersianik, l'une des théoriciennes les plus importantes du féminisme québécois, est immense et profondément révolutionnaire : travailler pour qu'un jour les femmes n'aient plus à jouer le rôle dégradant de muses et de nymphes, de simples inspiratrices et déesses flattant la libido et nourrissant l'imagination des hommes au pouvoir. Engagée à imaginer l'histoire des femmes, Louky Bersianik s'exprime à travers des styles variés qui font d'elle une écrivaine exceptionnelle. Elle a su adopter toutes sortes de langages — allégorique, proverbial, mythique, fabuleux, fantaisiste — enrichis d'une atmosphère ironique qui fait que l'oeuvre ne tombe jamais dans le message déclamatoire.

C'est à Verchères, dans sa maison au bord du fleuve, que Louky Bersianik a bien voulu me parler de sa vie et de son oeuvre littéraire. Pendant notre conversation animée et amicale, je ne pouvais m'empêcher de penser à la première femme à avoir habité cette belle maison vieille de 163 ans. Je voyais une femme d'habitant assise devant la baratte à beurre — une « baratte à bercer », à bercer le beurre, rappelant étrangement les bers trop usés du pays — en train de rêver à un bonheur impossible dans la société théocratique et procréatrice de l'époque. Peut-être un jour Louky la ressuscitera-t-elle pour lui parler du progrès que les femmes ont accompli depuis la revanche des berceaux : la revanche de l'esprit !

DS Où est-ce que vous avez grandi, et que faisiez-vous comme travail avant d'écrire votre premier roman ?

LB Je suis née à Montréal, dans le nord de la rue Saint-Denis. On passait tous les étés à Rivière-des-Prairies qui était la pleine campagne à ce moment-là et où j'ai vécu mes meilleurs souvenirs d'enfance, les

plus beaux, comme ces couchers de soleil sur l'eau que je regardais la tête en bas et où je sentais que je traversais la frontière d'un monde parallèle, comme de l'autre côté du miroir. Vous savez que mon deuxième prénom est Alice . . . mais je ne savais pas alors que j'étais au pays des merveilles . . . Pendant l'année, nous étions au couvent et

nous ne venions à la maison qu'aux Fêtes. Nous habitions rue de Lanau-dièrre, en haut de Sherbrooke. C'était important à cette époque-là, pour ma mère surtout qui était d'un milieu bourgeois, parce que rester en bas de Sherbrooke — la rue changeait de nom pour la rue Panet — c'était un signe d'appartenance à une autre classe de gens, des ouvriers surtout,

qui étaient profondément méprisés par une certaine population montréalaise. Même si nous résidions à proximité du Parc Lafontaine, aucun d'entre nous — nous étions dix enfants — n'y a joué, car il avait mauvaise réputation. C'était presque honteux d'habiter dans l'Est, je l'ai très bien senti quand j'ai fait mon cours classique à Outremont, au Collège Jésus-Marie. Mon père était professeur de français. Je tiens beaucoup de lui. C'était un grand sémanticien. Il écrivait des pièces de théâtre. J'ai appris très tôt à manier la langue. Puis, chez les Soeurs de la Présentation-de-Marie où j'ai fait mes études primaires et secondaires, ma passion pour la langue française s'est approfondie. J'ai su dès l'âge de six ans, peut-être avant, que j'étais sur la terre pour écrire. C'est ma mère qui m'a facilité l'accès à l'instruction qui n'était pas gratuite alors et qui était surtout l'apanage des garçons. Un jour, elle est venue nous voir au couvent — ce qui était rarissime — et je lui ai dit que je voulais ardemment faire du latin comme mon frère aîné qui était au Collège. Elle m'a dit de finir mon année et d'avoir confiance. Puis, elle m'a cité le mot de Cicéron : « Il vaut mieux être premier dans son patelin que deuxième à Rome ». L'automne suivant j'étais inscrite au Collège, malgré notre situation financière plutôt précaire. Elle s'était arrangée avec les soeurs pour que je bénéficie d'un prix de faveur. Ensuite, j'ai fait ma maîtrise es Lettres et ma scolarité de Ph.D. à l'Université de Montréal, à la suite de quoi j'ai reçu la bourse du gouvernement français pour aller faire ma thèse de doctorat à Paris. J'y suis restée trois ans. Après un intermède de moins d'un an au Québec pendant lequel je me suis mariée, j'y suis retournée encore deux ans. À la fin de ma vingtaine, j'ai écrit quarante-cinq contes pour enfants qui passaient à la radio à l'émission LA BOÎTE AUX MERVEILLES : ils étaient lus par Robert Gadouas, et Jean Letarte (mon mari) en faisait la musique et les chansons qu'il interprétait à la guitare. Quatre de ces contes ont été publiés quelques années plus tard et leurs très belles illustrations étaient signées Jean Letarte qui a d'ailleurs

illustré tous mes autres livres. Beaucoup d'autres de mes textes ont été lus ou joués à la télévision. Par exemple, j'ai fait CHEZ HÉLÈNE à C.B.C. pendant sept ans, et des textes d'enchaînement de FEMME D'AUJOURD'HUI pendant plusieurs années.

DS Pourquoi avez-vous écrit surtout des textes pour enfants ?

LB D'abord parce que cette littérature me fascinait, et aussi, j'avais bien trop peur, à l'époque, d'écrire pour les adultes : la situation des femmes m'intéressait déjà et je voyais mal un éditeur québécois publier un roman à caractère féministe. Ça ne faisait pas sérieux. Mais la principale raison était que je ne pouvais pas m'identifier à la littérature d'alors qui était exclusivement de type masculin, même quand elle s'est attachée à la question nationale ou qu'elle s'est entichée de formalisme : c'était toujours l'émergence du mâle dont il était question. En proclamant que le phallus est le signifiant fondamental, i.e. le premier et le plus important symptôme de l'inconscient, ce qui veut dire que l'homme a accaparé et accapare tout le sens symbolique, Lacan condamnait les écrivains de la modernité qu'il a beaucoup influencés, à n'être que des hommes, i.e. des porteurs de phallus, puisque cette écriture travaille avec raison le signifiant au détriment du signifié dans la perspective de l'équivalence du sexuel et du textuel. Il fallait donc transgresser et les Anciens et les Modernes. Quand Robbe-Grillet dit que son plus grand ennemi c'est le sens — il a beau jeu de le dire puisqu'il est homme — et quand Barthes décide que le texte moderne se doit d'être illisible — lui dont tous les textes sont d'une parfaite lisibilité — je ne peux m'empêcher de penser que ce sont encore là des diktats de mâles pour que les femmes demeurent dans leur in-signifiante et leur invisibilité ; ce qui ne m'empêche pas d'être « résolument moderne »... mais à ma manière.

DS Pourquoi avez-vous pris le nom de Louky Bersianik ?

LB Louky, c'est un surnom que mon mari m'a donné dès le début de nos relations. Même ma famille

m'appelle Louky qu'elle préfère à Lucile. Quant à mon nom de famille, Durand, il était associé à mes livres pour enfants, et puis c'était le nom de mon père, pas le mien. Dans *L'Euguélienne*, il y a une quête d'identité très accentuée chez un de mes personnages qui cherche le nom qu'elle portait avant son mariage. J'avais pensé prendre le nom de ma mère : Bissonnet, mais là encore c'était un nom d'homme puisque c'était le nom de son père. Je me suis demandé : « Y a-t-il quelque part le nom d'une femme ? » Il n'y en a pas, dans aucune généalogie. C'est tout le temps le nom du père (le « signifiant fondamental » !). J'ai donc décidé de me donner un nom et pour qu'il soit bien à moi, de me l'inventer. De cette façon, je suis seule à le porter. Mais même s'il n'est pas un nom de famille congénitale — personne au monde ne s'appelle Bersianik sauf moi — toutes les femmes qui sont venues me dire : « grâce à toi ma vie a changé », sont devenues ma famille. Et c'est une famille très chaleureuse, surtout si on la compare à ces familles nucléaires dont Gide a dit : « je vous hais ». C'est vrai, quand vous y pensez sérieusement. Mon fils, je l'aime beaucoup, mais nous vivons dans des univers parallèles. Il a dix-huit ans, il a laissé l'école. Mon mari et moi sommes divorcés. Ce n'est qu'un aperçu des effets secondaires du féminisme vécu dans le quotidien, i.e. de la prise de conscience de son être-aumonde et de son être-pour-soi : remises en question fondamentales, mises à distance de son entourage pour prendre un peu de recul, reprises spectaculaires de son espace, de ses frontières, de sa ligne de justice, de son temps, divorces, deuils très pénibles, etc. Mais au fond, c'est très positif. C'est comme si, de part et d'autre, femme et homme, l'on se reprenait en charge, non pas après des années mais après des siècles de dépendance. Je ne crois pas au couple défini comme du deux dans un, i.e. de deux personnes qui se fondent l'une dans l'autre. Car il y en a toujours une — ordinairement c'est la femme — qui se fond plus que l'autre, i.e. qui s'anéantit dans l'autre. Et c'est la catastrophe quand cet autre — ordinairement c'est l'homme — se retire pour réaliser

une autre fusion, laissant derrière lui sa partenaire anéantie. Heureusement, les femmes commencent à se rendre compte qu'elles ne doivent pas tout investir d'elles-mêmes dans l'amour. Pour en revenir à mon nom, Bersianik est inspiré des Amérindiens. Il vient de Betsiamites qui est un embranchement de la rivière Manicouagan, et ce mot veut dire : « là où il y a des lamproies ». C'est un mot que j'ai rencontré alors que je faisais un scénario pour l'Hydro-Québec. Le premier roman que j'ai conçu s'appelait d'ailleurs *Les Proies*. Les Français, quand ils sont arrivés, ont transformé Betsiamites en Bersiamis, qui est aussi très beau. Des deux noms, j'ai fait Bersianik. Puis, dans « nik », il y a mon fils Nicolas, je ne m'en suis aperçue qu'après. Et il y a le mot « bercer ». Il y a même le nom de mon mari, que j'appelais « Iani » dans le temps. Toutes ces connotations ont été inconscientes au moment où j'ai fabriqué mon nom.

DS *L'Euguélonne* (1976) a connu beaucoup de succès au Québec, en France (chez Hachette), et, en traduction, au Canada anglais. Véritable somme sur la condition féminine, riche inventaire des différents discours phalocratiques (politique, religieux, scientifique, publicitaire, psychologique, littéraire, grammatical, journalistique), c'est un livre qu'il faut lire pour comprendre le féminisme d'ici et d'ailleurs. *L'Euguélonne*, extraterrestre à la recherche d'une civilisation non-sexiste, de son « homme positif », ou plutôt de sa « planète positive » et du « mâle de son espèce », commente les mœurs de la planète Terre. Composé, à l'image de la Bible, d'un millier de versets, votre roman est une curieuse *Alysse Opéhi* où ont lieu des transformations inédites et fortement révélatrices. *L'Euguélonne* prend la forme d'Anne Hébert, cette « fille maigre aux beaux os » qui s'est affranchie par la poésie ; de La Corriveau, épouse assassinée par une société misogyne ; d'un Hamlet pathétique pour qui la femme n'est qu'un bouc émissaire, pour qui la difficulté d'être se résume aux inextricables intrigues politiques des hommes. *L'Euguélonne* pose des questions embarrassantes aux « grands hommes de l'histoire » : « Le Pouvoir au bout du phallus. Avez-vous pensé à cela monsieur Mao ? » ; « Honoré de Balzac,



pourquoi avez-vous écrit que la femme doit, en se mariant, faire un entier sacrifice de sa volonté à l'homme » ? ; « Maître Hugo, expliquez-nous donc votre célèbre phrase « L'homme seul, sur la terre, est du sexe de Dieu. » Je dois vous avouer que *L'Euguélonne* a été pour moi un roman-choc. Votre extraterrestre a remué le « poids mythologique » de la suprématie mâle que je pensais avoir détruit en moi, m'a fait découvrir une vérité trop souvent camouflée, celle du « plus grand crime de l'histoire, celui qui a engendré tous les autres crimes de l'Humanité : le massacre sexuel et intellectuel des individus femelles, crime fondé sur le Pouvoir Absolu, sur l'Autocratie du Phallus, sur la prétention de se croire supérieur par rapport à un autre sexe. » Louky Bersianik, j'ai plusieurs questions à vous poser sur *L'Euguélonne*. D'abord, une question générale : Est-ce que le féminisme québécois, influencé par les écrivaines de France, des États-Unis, et d'ailleurs, se distingue du féminisme d'autres pays ? Est-ce qu'il a ses caractéristiques propres ?

LB Je crois que oui. Autant le Québec devient un pays autonome, autant le féminisme québécois est vraiment spécial. Je ne me reconnais ni dans le féminisme américain, ni dans le féminisme français. On a des parents, qui sont les Américaines et les Françaises, mais on est tout à fait une entité différente. Il y a un dénominateur commun pour tous les féminismes, mais les Québécoises for-

mant avec les Québécois une nation distincte, nous avons nos propres champs de bataille. Prenez le problème de l'avortement ! La loi est bien plus sévère au Québec qu'en Ontario, et aux USA elle est différente. Dans une question pareille, l'importance que chaque peuple accorde à la religion et à la Valeur Vie joue pour beaucoup. Mais pour tous les mâles c'est une question cruciale, car ce qui est en jeu c'est leur pouvoir de s'approprier les femmes via leur utérus. *L'Euguélonne* dit quelque part que s'ils ont un tel respect pour la vie embryonnaire, c'est parce qu'ils ont un respect embryonnaire pour la Vie. Les féministes françaises sont théoriques, les Américaines mettent beaucoup plus d'importance sur l'action. Les Québécoises ont tendance à combiner les deux approches, à participer des deux types de féminisme.

DS *L'Euguélonne* décrit la « Préhistoire » du Québec. Que voulez-vous dire par là ?

LB . . . pas nécessairement du Québec, de l'humanité. Tant qu'on va régler nos conflits avec des guerres, tant qu'il y aura de la violence, tant que le patriarcat sera régnant, dominant les femmes, les races, les hommes, les ouvriers, on est vraiment dans la préhistoire de l'humanité et le véritable humanisme n'est pas encore né. On agit encore comme des barbares. On cultive dans son cœur ce que j'appelle « le caillou

de barbarie ». On torture les gens, on les tue. Physiquement et psychologiquement. Les femmes ne sont peut-être pas directement responsables de cette sauvagerie, mais elles y participent quand même. Sur l'échiquier politique les femmes constituent une force majoritaire. Si les femmes ne voulaient pas du patriarcat, il disparaîtrait. L'économie s'effondrerait sans la collaboration des femmes. Combien de femmes travaillent sans être payées ? On ne fait pas partie du PNB, mais on travaille tout le temps. TRAVAIL, c'est pour moi un mot sexiste, tout comme le mot HOMME, car ce sont des mots qui ne recouvrent pas la même réalité pour les hommes que pour les femmes, tout en faisant croire à la symétrie de cette réalité. Le mot TRAVAIL, je le travaille tout le temps ! Tant qu'on n'aura pas traversé des mots comme ceux-là, on sera toujours dans la pré-histoire. Vous avez peut-être remarqué que dans *L'Euguélonne* le mot Homme est toujours écrit avec un H majuscule — sauf une seule fois, à la fin — qu'il désigne le genre ou l'espèce. C'est évidemment par ironie que j'ai employé ce procédé, pour souligner à la fois la confusion où nous jette ce mot, et aussi la prétention masculine d'être la norme de l'humanité.

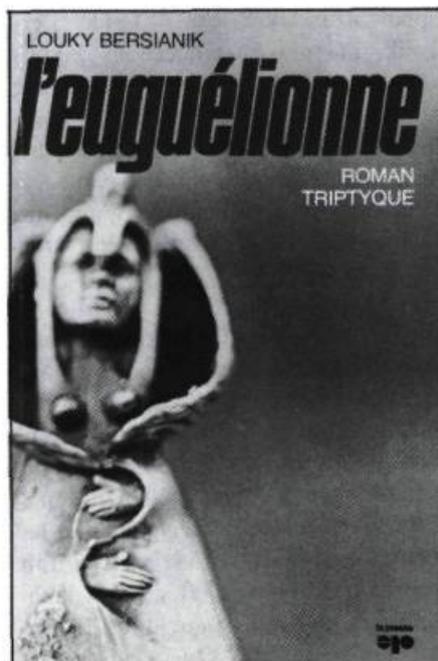
DS D'où vient le nom *Euguélonne* ?

LB Ça fait maintenant six ans que *L'Euguélonne* se promène avec ses grandes pattes. Le temps est peut-être venu d'expliquer son nom. C'est un nom de grande dérision. En grec, il y a le mot « euageion » qui veut dire « bonne nouvelle ». On a fait de ce mot-là « évangile », parce qu'en grec, le phonème « eu » se prononce « ev » devant les voyelles et certaines consonnes. J'ai repris le mot grec et je lui ai redonné sa graphie originelle mais prononcée à la française. Le mot « lionne » est donc tout à fait fortuit dans « Euguélonne », mais ça lui donne drôlement du caractère. Le mot est très chargé. C'est un anti-évangile, une anti-Bible. Tout le texte est numéroté comme dans le code civil ou l'Ancien et le Nouveau Testament. C'est une vaste moquerie. Car *L'Euguélonne* ne se prend pas au sérieux : elle dit de transgresser ses propres paroles, « transgresser c'est progresser », dit-elle.

DS Pourquoi tous les noms bizarres dans *L'Euguélonne* ?

LB Toutes les lettres grecques sont utilisées pour former les noms de la majorité des personnages. Pourquoi ? On dirait que je préfigurais *Le Pique-Nique sur l'Acropole*. Quand j'étais petite, j'avais dit dans mon journal que j'allais écrire un roman où tous les personnages auraient comme noms les lettres de l'alphabet grec. Il faut dire que j'ai été familière avec cet alphabet dès l'âge de trois ans : nos parents avaient inventé un système pour nous le faire apprendre sur des petits cartons roses et bleus. Chaque fois que nous réussissions à reconnaître un caractère et à le bien prononcer, nous avions droit à une « pinotte » dans nos petits gobelets en granit émaillé. Des caractères nous avons ensuite passé aux mots. Nous étions trois élèves : ma soeur aînée avait cinq ans, mon frère, quatre . . . Des épisodes comme celui-ci, ça ne peut pas faire autrement que de marquer une personne. Je crois que les écrivains ont leur thématique bien en place avant l'âge de vingt ans. Le titre du chapitre, « Le cri déserté », dans *L'Euguélonne*, c'était le titre d'un poème que j'avais écrit à seize ou dix-sept ans.

La Grèce est le berceau de notre civilisation misogyne et c'est pourquoi, malgré un apprentissage précocé de sa langue, elle ne m'a jamais attirée. Je suis allée constater le fait



sur place, j'étais déjà dans la quarantaine. Quand j'ai inventé des noms comme *Deltanu* pour la jeune fille qui se fait avorter, c'était très imagé pour moi. La même chose en ce qui concerne *Omicronne* et son mari *Alfred Omega* : Omega, c'est le grand O ; Omicron est le petit o. En tant que mari, l'homme est l'alpha et l'omega de la femme qui se doit d'être minuscule. Les noms grecs, c'est un fil qui tricote le texte. D'autres noms viennent d'ailleurs, comme *Migmaki*, de Migmak et qui veut dire « allié » en indien. Ou *Wondjina* qui est une déesse venue du ciel pour instruire les enfants de la terre, selon la mythologie australienne. *Ahinsa* est un mot sanscrit qui signifie : Ne pas faire de mal. C'est le mot qu'a employé Oppenheimer quand il a défini l'attitude d'Einstein à l'égard des problèmes humains. *Sylvanie Penn* est ainsi nommée parce que sa légende vient de Pennsylvanie. L'appellation latine de son nom est : *lacrimacorpus dissolvens*, i.e. qui se dissout dans ses larmes. Il y a beaucoup d'autres choses qui tricotent le roman. *L'Euguélonne* n'a pas été décodé. En général, sa phraseologie est simple, car il y a certaines choses qui doivent être dites en clair et sans détour, par exemple la réalité de l'oppression des femmes vs la fiction que les hommes s'en font dans leur imaginaire. Mais, sous la surface, il y a énormément de réseaux qui circulent, de mots-clés qui se répondent parfois à une centaine de pages de distance. Par exemple, l'Entropie Négative du deuxième volet correspond à l'Anthropie Positive du troisième volet. La forme même de triptyque que prend le roman est très signifiante.

DS La femme qui accueille *L'Euguélonne* sur terre s'appelle *Exil*, drôle de nom pour quelqu'une qui est affranchie, libérée de la mythologie sexiste.

LB *Exil* est en effet en exil sur cette planète. C'est justement parce qu'elle est affranchie qu'elle reconnaît qu'elle est en exil, qu'elle n'est pas chez elle, qu'elle est extraterritoriale. *L'Euguélonne* est un personnage extraterrestre. C'est une femme qui vient d'ailleurs comme toutes les femmes : n'ayant pas encore de territoire, elles sont, nous

sommes toutes extra-territoriales. Nous ne sommes pas rendues sur la terre. Mais nous sommes en train d'atterrir. Puis, en même temps, des femmes vont venir des profondeurs de l'oubli, vont émerger, à la façon d'Ortygie dont le nom signifie Inapparente, cette île flottante sous-marine dans la mythologie grecque. Nous arrivons des deux côtés, de tous les côtés à la fois. Mais il faut d'abord prendre conscience qu'on est en exil pour pouvoir désirer rentrer chez-nous, pour émerger, devenir apparentes. Il faut aussi se rendre compte qu'« on a été », dans le sens de « has been », à l'envers du bon sens, i.e. avant même d'avoir pu accéder à l'existence. Comme le personnage d'Étéa dans *L'Euguélonne*, qui est une petite centenaire de six ans qui proclame qu'elle est « mauvaise » et qui le prouve.

DS Dans *L'Euguélonne*, vous affirmez que la libération des Québécoises doit se faire en même temps que la libération nationale, l'indépendance de la femme et du pays étant étroitement liées. Et pourtant, l'expérience de Lise Payette, diminuée par sa situation de femme et d'ex-ministre, n'est pas très encourageante.

LB J'ai changé d'idée là-dessus depuis que j'ai écrit *L'Euguélonne*. À ce moment-là, la question québécoise était tellement cruciale. Le Parti québécois n'était pas encore au pouvoir. Maintenant, la lutte québécoise passe au second plan. Pour plusieurs raisons. D'abord, du point de vue lutte, les gars ne viennent jamais travailler sur notre terrain, mais ils nous amènent toujours sur le leur, qui est, bien sûr, aussi le nôtre, car il y a des femmes ouvrières, des femmes juives, des femmes noires. Mais les femmes ne font jamais ces luttes-là en tant que femmes ; on les fait toujours en tant qu'une autre personne. C'était le cas de Lise Payette. C'est pour cela que je n'ai jamais été marxiste, ni nationaliste à tout crin, bien que j'aie des idées marxistes et nationalistes. La première oppression étant celle des femmes, c'est là qu'il faut travailler. C'est ça qui va faire déboucher le reste. En URSS, même si le gouvernement se dit socialiste,

les femmes y sont encore des paillasons. Le pénis sert à tout, même à se croire supérieur.

C'est pareil pour le nationalisme. Ce mot-là me fait peur. Ce n'est pas loin du fascisme. Je suis québécoise, je suis indépendantiste. Mais je sais qu'il faut faire éclater les frontières, dans les mentalités. Même dans mon féminisme, je ne veux pas avoir d'oeillères. Mon féminisme n'est pas une étiquette. C'est une conscience, et c'est aussi une survie, un état d'âme.

Vous avez parlé de Lise Payette. Son cas était difficile. Est-ce qu'on doit créer un monde parallèle, ou entrer dans les structures ? Comment trancher ? Peut-être qu'il faut faire les deux, entrer dans les structures, mais avec une conscience extrêmement aiguë, ne pas se faire avaler. Lise n'a pas eu le pouvoir. Elle n'aurait pas pu l'avoir, parce que c'est un système patriarcal. C'est une utopie irréalisable. C'est une antinomie d'être dans une structure de pouvoir, et pourtant, nous avons besoin de ce pouvoir pour agir. Il faut être quasiment comme des espionnes.

DS Je voudrais parler un peu de l'attitude des féministes face à la langue française. Vous semblez être assez pessimiste à cet égard. Citons *L'Euguélonne* : « Il se peut que le français ne

soit absolument pas capable de s'adapter aux exigences de cette nouvelle réalité que sont les femmes dans le monde moderne. Le français est une langue d'une richesse incroyable, mais il est VIEUX JEU. On dirait qu'il a fait son temps. Il ne peut s'adapter aux phénomènes sociaux modernes. Il restera la langue d'un peuple mâle chauviniste s'il ne trouve au plus tôt des féminins acceptables pour désigner les femmes du XX^e siècle et des siècles à venir, pour désigner aussi avec élégance tous les faits nouveaux qui entourent leur venue au monde appelé jusqu'ici le monde des Hommes. »

LB Je suis pessimiste en ce sens que je sais que ce n'est pas demain que le patriarcat va tomber. Même si j'étais un écrivain mâle, ma fonction serait de travailler le langage pour aider à faire arriver la justice sur la terre. Le langage peut transformer les mentalités. On écrit pour transformer le monde. Quant à la langue française, il faut travailler la syntaxe, les genres, la sémantique. Notre société étant sexiste, il est bien évident que la langue l'est aussi. C'est très commode de croire que la langue est neutre, ça donne bonne conscience surtout à ceux dont c'est le métier de l'enseigner ou de l'écrire. Il faut bien admettre que ce système de signes, dans son immense complexité, compénètre les rapports sociaux et les



reflète fidèlement. Comme ceux-ci sont hostiles aux femmes, la langue aussi leur est hostile. Il faut vider les mots de leur sens. Il faut construire un imaginaire féminin, faire surgir notre conscience, et la conscience de notre subjectivité va faire en sorte qu'on va avoir un nouveau langage. Un exemple entre mille : les femmes conscientes ne peuvent plus employer le mot « con », car c'est un mot extrêmement dévalorisant qui désignait à l'origine et désigne encore le sexe féminin. Et comme par hasard, il n'y a pas d'équivalent au masculin. Écoutez la langue du mépris dans les films : nous sommes des garces si nous ne marchons pas et des putains si nous marchons. On peut mettre au point plusieurs stratégies linguistiques qui contribueront à éveiller les consciences. J'ai déjà écrit dans un texte : « J'ai l'oeil et l'oreille fines. » Quand le féminin précède l'adjectif, pourquoi ne pas le faire accorder au féminin ? On peut transgresser les règles, la syntaxe. Dans la nouvelle écriture, les hommes ont commencé à faire la même chose, mais, comme le dit Nicole Brossard, ils ont fait des fragments, et si vous rassemblez les fragments, l'écriture reste linéaire. Il faut que le code soit beaucoup plus transgressé. Il faut aller dans les racines du code. Je trouve l'aventure extraordinaire. Je me suis amusée follement dans les ateliers de création littéraire que j'ai donnés à l'Université d'Ottawa en 1982, et aussi dans d'autres universités depuis 1980. La langue française va être transformée profondément par les femmes, parce que les femmes sont une réalité nouvelle. Par exemple, essayez donc de tout faire accorder au féminin ! Le code est complètement brouillé ! Mais ce n'est là qu'un jeu pour faire prendre conscience. C'est l'imagination des femmes qui va nous donner la solution pour la langue.

DS Le pouvoir étant masculin, malgré tous les efforts des femmes, la tentation doit être grande de renverser, par la force, les gens au pouvoir. L'Euguélonne en sait quelque chose : « Puisque l'Homme se distingue par sa force musculaire et son agressivité malade, qu'il serve aux travaux d'Hercule et qu'il s'exhibe dans les foires. Et puisque la femme se distingue par ses qua-

lités humaines, que ce soit elle qui gouverne le monde. »

LB Ce que j'ai dit là n'a qu'une valeur démonstrative. La pauvre Euguélionne pense même que, puisque c'est la force qui fait la différence entre les hommes et les femmes, un éléphant devrait être premier ministre ! Vous savez, je ne suis pas d'accord avec les personnes qui disent qu'il y a un homme en chaque femme, et une femme en chaque homme. Il n'y a pas d'homme en moi, pas de femme en vous ; il y a des êtres humains. C'est l'être humain dans chaque personne que chaque personne doit trouver. Ce qu'on appelle masculin, c'est de l'humain ; ce qu'on appelle féminin, c'est de l'humain. Les qualités humaines relèvent autant de la force que de la tendresse.

DS Un de vos personnages dit que « le féminisme est un humanisme ». C'est ce qu'il faut faire comprendre à ceux où à celles qui accusent les féministes de vouloir séparer l'homme et la femme, de rejeter l'homme.

LB C'est vrai, mais il faut mettre le mot humanisme entre guillemets, parce qu'il a été tellement servi à la sauce patriarcale. Je ne réclame pas l'humanisme des pères qui est fragmentaire, qui met de côté la moitié de l'humanité. C'est évident que certains hommes se sentent rejetés. On leur dit : « Vous n'êtes pas tout, vous êtes la moitié », ou plutôt, « Vous êtes un être humain comme nous les femmes. » Il faut développer la créativité qui va faire qu'on va inventer de nouveaux rapports entre les hommes et les femmes. Pour en arriver là, les hommes doivent rester en retrait un peu, doivent cesser de dire « voici comment la femme doit jouir », « moi, je suis féministe aussi ». Que les hommes réfléchissent à la situation, et que les femmes inventent leur propre territoire, leur imaginaire, une culture au féminin. À ce moment-là, on pourra se parler librement. Les femmes seront visibles. Mais actuellement, je demande aux hommes de se taire, pour un petit bout de temps, ou du moins

de ne pas parler à notre place. Les féministes n'ont pas le temps de prendre les hommes par la main pour les amener à devenir féministes ou humanistes. On ne veut plus les mater. C'est aux hommes de remettre en question leur propre rôle dans la société. Après ça, on pourra se parler.

DS Je crois qu'un homme peut comprendre la femme. Mais votre Euguélionne dit « qu'il n'y a pas un Homme sur cette Terre, fût-ce le plus compréhensif, qui puisse réellement comprendre la Femme, car aucun n'a subi ces humiliations au cours de sa vie. »

LB C'est vrai. Je continue à le dire. C'est comme moi, Donald, jamais je ne pourrai comprendre un Noir. Je peux essayer de le comprendre, mais jamais je ne comprendrai ce qu'il ressent dans la rue avec sa peau noire. Jamais je ne comprendrai un ouvrier qui travaille dans une usine. Même si j'y allais travailler. Avec toute l'éducation que j'ai, je ne pourrai pas me mettre dans sa peau. Tout ça pour dire qu'un homme peut tenter de comprendre une femme, mais il ne peut pas savoir ce que c'est que d'être femme.

DS Vous n'êtes pas d'accord avec la théorie des symboles masculins et féminins, avec ce que vous appelez la « maladie du symbole » qui stéréotype les femmes, qui dit que tout ce qui est vertical ou puissant (l'arbre, le soleil, etc.) est masculin, et tout ce qui est en creux et négatif est féminin. Rien n'empêche une écrivaine de voir dans le soleil une représentation de la femme. La signification des symboles évoluera grâce à l'influence du féminisme, rendant ainsi les thèses de Bachelard, de Mauron, et même de Barthes, incomplètes, inacceptables. Et un jour, la terre, l'eau, le feu, l'air, etc. signifieront ce que l'auteur veut bien qu'ils signifient. Le mythe personnel triomphera du mythe reçu, simpliste et patriarcal.

LB Bien sûr. Dans *L'Euguélonne* je dis pourquoi pas la soleille et le natur universel. Le symbolique par-

tage les êtres humains en blanc et noir, en bons et méchants suivant leur sexe, et les hommes s'y sont appropriés tout ce qui est beau et positif en décrétant que tout ce qui ressemblait au pénis, i.e. tout ce qui était en relief et avait une fonction verticale, c'était ça la vérité. N'est-ce pas terriblement simpliste ? Le soleil, qui n'est pas vertical, qui est plutôt rond, qui réchauffe et nourrit et fait pousser les êtres vivants, évoque pour moi tout un univers féminin. Parce qu'il est puissant, parce qu'il est le signe du jour et de la lumière, toutes choses positives, les hommes en ont fait un symbole masculin, comme si les femmes n'avaient aucune puissance ni conscience. Ce qui est néfaste, c'est de sexualiser les choses, puis d'en prêter les autres caractéristiques à l'homme ou à la femme. C'est ce qui arrive toujours avec des langues à genres qui n'ont pas de fonction neutre. Un grand nombre de mots alors deviennent *tendancieux* comme je l'ai démontré dans *L'Euguélonne*. Je ne connais pas un écrivain mâle qui ne soit pas tombé dans le panneau. Même Blanchot, qui a jeté un regard si lucide sur l'espace littéraire, ne peut s'empêcher de parler de la solitude de l'oeuvre en termes de virilité : il parle du « rapport viril » qu'elle soutient dans sa tâche, et de la « force virile » de l'écrivain. Quand cet écrivain est femme, il y a fort à parier que dans son inconscient elle se sente exclue en lisant cela. En tout cas, il n'y a rien de typiquement « viril » dans la station debout que partagent tous les êtres humains et qui est pourtant une position verticale . . .

DS De la même façon, ce qui est creux peut être considéré comme étant masculin.

LB Absolument ! Vous avez une bouche. Tout le monde a des organes creux, d'ailleurs tous les organes vitaux sont creux, il n'y a rien de péjoratif à cela. Mais on a fait du « creux » la marque du féminin, on l'a taxé d'« anti-viril » puis on l'a couvert de mépris. Les symboles traditionnels, c'est très dangereux. On les prend pour la réalité et on s'en sert pour dévaloriser les femmes.

DS C'est juste. Vous avez déjà consulté *Le Dictionnaire des Symboles* ?

LB Ça me fait frémir. Dans ce dictionnaire, c'est le phallus qui est le symbole de la fécondité. Bien plus, il est assimilé à *l'omphalos*, i.e. au nombril du monde, i.e. au lieu et à l'origine de la vie ! Ils ont réussi à faire un nombril phallique ! Toujours le « signifiant fondamental » ! Toujours très efficace ! Le yin et le yang sont tout aussi discriminatoires. *Yin* et *yang* désignent l'aspect obscur et l'aspect lumineux de toutes choses, l'aspect terrestre et l'aspect céleste, l'aspect négatif et l'aspect positif, l'aspect passif et l'aspect actif, et bien sûr, l'aspect féminin et l'aspect masculin ! On s'en serait douté ! Le symbolisme du *yin-yang* s'exprime par un cercle divisé en deux moitiés égales par une ligne sinueuse : une partie noire (*yin*), une autre blanche (*yang*). On reconnaît là tout le programme de la condition des femmes et des hommes, la soi-disant égalité des deux groupes, l'alliance du terne et du glorieux.

DS Parlons maintenant de votre deuxième roman, *Le Pique-nique sur l'Acropole* (1979), parodie du *Banquet* de Platon. Dans *Le banquet*, les hommes affirment que le « sexe masculin est naturellement plus fort et plus intelligent ». Pour eux, la femme sert d'abord à la reproduction ; ensuite, ils la « platonisent », la transformant en entité abstraite et chaste, en oeuvre d'art. Les Grecs ont désincarné la femme. Dans votre roman, sept femmes (dont Xanthippe, femme peu connue de Socrate) venues de différentes contrées et époques piquent humblement (le banquet étant réservé aux hommes, n'est-ce pas !). Elles nous parlent de l'amour, de la clitoridectomie réelle (toujours pratiquée en Afrique) et psychologique que subissent les femmes. Vous placez vos personnages devant le Portique des Caryatides. Les Caryatides, supports architecturaux en forme de statues féminines créés en souvenir des femmes de Karyes vendues comme esclaves par les Grecs, représentent toute une symbolique pour l'écrivaine féministe.

LB Vous avez remarqué que j'écris « Caryatide » parfois avec un « y », parfois avec un « i ». Le dictionnaire dit qu'on peut l'écrire indifféremment d'une façon ou d'une autre. L'« Y » (i grec) symbolise le soutien du patriarcat (grec et misogynne) et il a aussi la forme graphique du soutien quand il est majuscule. Et lorsque les Caryatides quittent le Portique, l'« y » devient un « i ». Les Caryatides symbolisent tout simplement les femmes qui soutiennent le discours patriarcal, comme Diotime dans *Le banquet*, même si c'est un homme qui la fait parler. Karyes est un bourg en Laconie : langage laconique des femmes.

DS La mythologie grecque est pleine d'exemples de femmes rebelles à qui on a littéralement cloué le bec, les transformant en oiseaux. Je pense ici à Philomèle et à Procné. Quelles leçons tirez-vous de ces transformations ?

LB J'en ai fait le menu du *Banquet* de Platon ! La leçon que j'en tire, c'est que le viol a toujours existé, que les hommes ont toujours essayé de posséder les femmes dans leur corps et dans leur volonté, donc de lui enlever toutes ses caractéristiques de sujet. C'est ça le viol, dire « ça, c'est mon objet, ça m'appartient, je peux faire ce que je veux avec ». *L'Euguélonne* dit que c'est un meurtre, le meurtre de la conscience. Freud me fait rire quand il parle de l'envie du pénis. C'est une projection de sa propre envie de puissance et de compétition. Les femmes ne se sont jamais précipitées sur les hommes pour les violer. Elles les fuyaient. Dans la mythologie, les femmes sont pourchassées par les hommes. Puis, elles deviennent des animaux et des oiseaux pour leur échapper. C'est-tu assez symbolique ça ? Même aujourd'hui, on est leur « petite colombe chérie », leur « petite chatte », ou leur « petit lapin », quand on n'est pas leur « paillason » ou leur « mégère », apprivoisée ou pas (il y a des critiques, de théâtre entre autres, qui n'emploient jamais le mot « féministe » sans l'assortir du qualificatif « enragée » . . .)

DS Freud n'est pas le seul penseur phallogratique que vous attaquez. Vous parlez souvent de Lacan, psychanalyste féru de Freud. Vous surnommez Lacan : « St Jacques Linquant, philosophe du phallus ».

LB Je trouve Lacan extrêmement dangereux, fin-finaud, « le fin du fin » comme je l'appelle. C'est le genre de gars qui proclame des vérités comme « La femme n'existe pas » ou « La femme n'est pas toute », ce qui est vrai dans notre société misogyne, mais il le dit d'une façon méprisante et comme si c'était là une vérité inéluctable et immuable, et pour bien marquer que « la différence entre elle et moi c'est que moi je sais ce que je dis » . . . Ça fait son affaire que la femme n'existe pas : ça lui permet de rejeter toutes les femmes dans l'in-signifiante et l'inexistence. Il me fait penser à Aristote, un de ses auteurs favoris, qui disait que la femme est femelle par manque de qualités. Quand Lacan dit qu'il n'y a pas d'autre jouissance sexuelle que phallique (la seule jouissance qu'il qualifie de féminine c'est la jouissance mystique . . .) il ne dit pas autre chose que ce que Freud a dit lui-même : que la libido est masculine ou que le clitoris est un pénis atrophié. Ce sont là des vues de l'esprit qui témoignent du phallogratisme de la psychanalyse. Quand on sait que l'embryon humain est féminin jusqu'à cinq ou six semaines, on ferait mieux de dire, comme l'Eugélonne, que le pénis est un clitoris hypertrophié . . . Elle le dit en riant mais ce n'est même pas une blague . . .

DS Dans *Le pique-nique*, il est souvent question de l'acte d'écrire. À un moment donné, vous affirmez qu'« écrire est une expression corporelle ».

LB Écrire est une vraie gymnastique. La femme doit retrouver son corps. Moi, j'ai cinquante ans, et j'ai un corps lourd de tout un passé, un corps qui a charroyé toutes les humiliations, et qui les exprime symboliquement. Le corps de la femme, c'était l'objet. La femme doit devenir sujet dans son corps, pas seulement dans sa tête. Elle doit faire des gestes

souverains, et non pas des gestes serviles. C'est avec ses bras, ses membres, son sexe, tout son corps, qu'elle agit, qu'elle vit, qu'elle pense . . .

DS . . . et qu'elle écrit.

LB Écrire, c'est comme donner la main à une amie. Tu donnes de ton corps aussi. Quand on écrit, on commence par les doigts, puis ça monte dans le bras, dans l'épaule. J'ai bien étudié la façon dont j'écris, les mouvements de pronation et de supination.

DS En 1980, vous avez publié *Maternative*, recueil de textes poétiques et théâtraux sur le vocabulaire religieux (sur le « Verbe-Mâle »), sur la beauté et la sensibilité de femmes conscientes. Le personnage d'Ancyl, qui est si important dans *Le pique-nique*, réapparaît dans *Maternative*. Qui est-ce ? D'où avez-vous pris son nom ?

LB Il y a deux origines à ce nom-là. D'abord, une origine intime, la conjonction de deux prénoms : André, mon frère aîné, et Lucile, mon prénom à moi. Mais il vient aussi de l'adjectif « ancillaire », qui ne s'emploie qu'avec « amour » et au pluriel. Ça fait « amours ancillaires », ou amours avec des servantes. Ça veut dire que les hommes pouvaient se payer la bonne. Dans un manuscrit non publié écrit en 1974, j'explique comment Ancyl a reçu son prénom d'un inspecteur d'école alors qu'elle était en première année. Parce qu'elle avait bien répondu à la question du féminin qui prend un « e » muet, l'inspecteur lui a donné ce nom pour lui rappeler qu'elle devait être toute sa vie muette et docile, la « servante du seigneur », de son seigneur et maître, comme la Vierge Marie son modèle. C'était comme cela qu'on était « élevées » à l'époque. Peut-être que ça n'a pas tellement changé aujourd'hui malgré les apparences . . .

DS Que signifie le titre *Maternative* ? Alternative au patriarcat ?

LB Oui (gros rire), pourquoi pas ! C'est un mot-valise à vrai dire. T'as le mot « native » là-dedans, les consonnances « terre » et « ma terre », et « hâtive ». T'as aussi les mots « rêvant », « matin », le nom « Marie-Ève » et enfin l'anagramme de « ta main verte ».

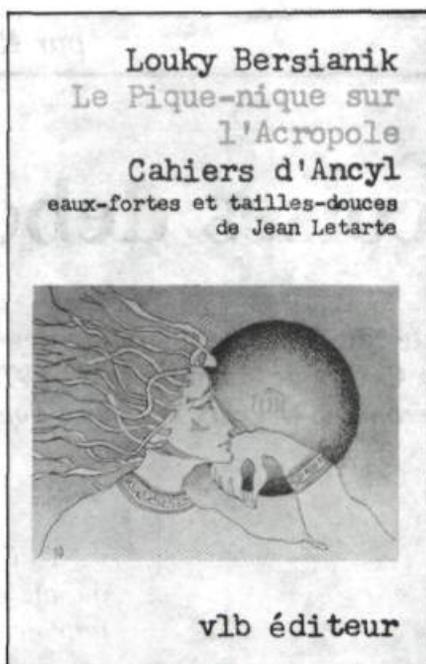
DS En 1982, vous avez publié un court texte intitulé *Les Agénésies du vieux monde*. Agénésie veut dire « absence congénitale d'un organe », et l'organe auquel vous vous référez, c'est l'organe symbolique de la réminiscence. De quelle réminiscence parlez-vous ? D'une mémoire universelle, originelle, qui a été tordue, truquée, par l'histoire officielle, mémoire fondée sur l'égalité entre hommes et femmes, sur ce que vous appelez la mémoricité ?

LB Il s'agit de la réminiscence de la mémoire des femmes. On nous a complètement évacuées de l'histoire. Mais nous avons quand même agi dans l'histoire, ne serait-ce que par notre pouvoir occulte. Nous devons nous souvenir que nous avons une mémoire quelque part, que notre histoire c'est notre mémoire, et même la recherche de cette mémoire, qu'elle soit du passé ou du futur. C'est pour cela que les femmes mythologiques m'intéressent tellement. Il y a eu des femmes réelles à l'époque homérique qui ont servi de modèles aux créateurs de mythes, et c'est elles que je recherche dans la mythologie. On peut considérer celle-ci comme la psychologie de l'histoire moderne, selon le mot de Phyllis Chesler.

DS Quel sera votre prochain livre ?

LB Il y a longtemps que j'ai conçu et préparé la suite du *Pique-nique* qui va s'appeler *Pour une archéologie du futur*. À la fin du *Pique-nique*, il y a une Cariatide qui se réveille : c'est une « terrible vivante », thème extrêmement prégnant pour moi. Les autres Cariatides aussi vont se réveiller. Elles vont quitter le temple, symbole du discours patriarcal qu'elles soutenaient jusqu'à présent, et vont se mettre en marche. Elles vont traverser la cité antique, suivies de toutes les femmes qui étaient sur l'Acropole, suivies aussi des animales et

des oiselles qui vont redevenir ce qu'elles étaient, i.e. des femmes. Elles vont voyager à travers cinq sites mythologiques de la Grèce, pour revenir tout près d'Athènes (20 km), à Éleusis. Il y a une forme géométrique qui illustre la géographie de cette démarche : c'est un mouvement de spirale. C'est dans les vingt kilomètres qui séparent Athènes d'Éleusis qu'est située la petite ouverture qui va permettre à la spirale d'achever sa première spire ou révolution, de continuer ses volutes de façon à couvrir la Grèce, puis les deux hémisphères du globe, puis le cosmos, pour aller se perdre à l'infini. La « terrible vivante » est dans mon esprit le contraire de la femme patriarcale, une femme qui a compris, qui veut se créer un espace imaginaire via le langage, puisque c'est le langage qui porte la réalité. Je considère momentanément qu'il y a trois sortes de femmes : les « mortes-vives », i.e. les femmes patriarcales qui continuent à faire de leur vie un total sacrifice à leur famille ou à Dieu, qui



jouent le jeu que les hommes leur demandent de jouer, afin de se les attacher ; les « vivantes qui ne sont pas terribles », qui jouent sur les deux tableaux, qui vont en même temps récolter tous les efforts des

féministes et continuer à jouer le jeu de la séduction ; et enfin, les « terribles vivantes » ou les féministes radicales. Pour une archéologie du futur aura donc cinq parties : Athènes ou Les Terribles Vivantes, Mycènes ou Les Six femmes d'Agamemnon, Olympie ou Les Jeux ψ Olympiques, Delphes ou Le Réveil des Érynies, Éleusis ou Les Noces de Déméter. C'est à Éleusis qu'aura lieu la rencontre de la mère et de la fille qui se retrouvent et se reconnaissent en tant que femmes. Au Temple d'Éleusis, on célébrait des Mystères féminins que personne n'a jamais réussi à percer car ils devaient être tenus secrets. Moi je les fabrique, je les invente, car il faut inventer l'histoire des femmes. Une des définitions du féminisme, c'est justement l'acte de « penser à côté », de créer un autre monde, non pas de renverser la vapeur ni de refaire ce que les hommes nous ont fait, mais plutôt de créer de nouveaux rapports de réciprocité. Je demande aux hommes d'avoir l'intelligence de la situation. \square



LEMÉAC
LEMÉAC

25 ANS

25 ANS

L'ÉVÉNEMENT : LEMÉAC FÊTE AVEC LA PARUTION DE SES LIVRES LA PLUS IMPORTANTE DE SES SAISONS

LES NOUVEAUTÉS.....À SURVEILLER